

gué ; alors on le laisse reposer. Jamais on ne surexcite son courage par les coups affreux qui meurtrissent si souvent les flancs de nos pauvres chevaux. Seulement, quelquefois le sifflement d'une touche légère les avertit plutôt qu'elle ne les excite.

“ Non-seulement les chevaux sont traités avec douceur, au point de vue du service et du travail, par les cultivateurs, les charretiers, les cochers des services publics et particuliers, mais encore partout on trouve des fermes d'élevage où le cheval est façonné au service, — et son prix dépend moins de sa conformation que de son parfait dressage et de sa soumission à l'homme. C'est une chose curieuse et instructive que de voir tous les soins que l'on prend ici du dressage des chevaux. Les uns sont attelés à des manéges factices plusieurs fois le jour et à toutes mains ; d'autres sont soumis au jockey de bois pendant de longues promenades au pas ; d'autres restent des journées presque entières sellés et bridés dans l'écurie ; d'autres sont promenés jusqu'au ventre dans des tas de paille hachée ou dans des champs semés de genêts épineux pour apprendre à lever les jambes, et à acquérir ces brillantes allures si recherchées maintenant du commerce de luxe. Enfin, le peuple anglais se montre, en fait de chevaux, ce qu'il est en fait de toutes les races animales ; il demande aux moutons de la laine et des côtelettes, au bœuf de la viande, à la vache du lait et au cheval un bon et sûr travail. — Il fait tout ce qu'il faut pour cela et il réussit. Pour nous, Français, nous nous contentons de faire naître un animal tant bien que mal, puis nous laissons agir la nature, lui laissant la responsabilité de tout. — Si un cheval qui reste dans l'herbage pendant quatre ans vient à ne pouvoir ni s'atteler ni se monter, c'est la faute du hasard, on s'en lave les mains. Or, en fait de chevaux comme en toutes choses, il faut sans cesse répéter : — *Aide-toi, le ciel t'aidera !* ”

**Immigration**

Nous lisons dans le *Métis*, publié à Manitoba :

“ Nous sommes encore à nous demander où sont tous ces immigrants que nous promettaient les journaux d'Ontario ? Des milliers d'individus, appartenant à toutes les classes de la société, devaient venir s'établir dans notre Province. A l'heure qu'il est, à peine deux cents familles sont venues. Nous sommes loin de regretter cet état de chose, car le pays n'était pas encore prêt à recevoir une immigration considérable. Nos terres étaient à peine arpentées ; les réserves n'étaient pas encore choisies, en sorte qu'il y aurait certainement un encombrement si l'immigration eut été considérable. On nous informe que jusqu'aujourd'hui il n'a été pris que 140 homesteads au Bureau des Terres, c'est une preuve évidente de l'exactitude de ce que nous disons.

“ Les raisons qui existaient pour nous empêcher de désirer une immigration immédiate sont maintenant disparues. Les terres seront presque toutes arpentées à l'automne ; les réserves des *métis* sont choisies, il est conséquemment facile à présent au colon de choisir une terre pour s'établir, sans avoir à craindre d'être dérangé. Nous espérons que nos compatriotes, des autres provinces, profiteront des avantages qu'offre notre pays et que nous verrons le printemps prochain une immigration considérable nous arriver. ”

**Battage de grains avariés**

Un ami de la *Gazette* nous écrit :

“ Permettez-moi de vous faire part d'un procédé très simple de battre à la machine toutes les récoltes humides et même avariés, surtout l'avoine, et que nous sommes obligés de rentrer très humide.

“ Il suffit d'engager les poignées d'avoine longitudinalement dans la machine, et de les retirer une fois ou deux avant de les laisser passer.

“ J'ai battu en deux jours de cette manière, 1,500 gerbes d'avoine humide et échauffée, et pas un grain n'est resté dans l'épi. J'ai fait le même essai sur des gerbes prises mouillées sur le champ, et le résultat a été aussi satisfaisant.

“ Par le procédé ordinaire, je n'obtenais qu'un tiers à peine du grain ; les deux autres tiers restaient dans la paille, que

j'ai fait mettre ensuite en meule après le battage, qui opère une très forte ventilation et arrête la fermentation.

“ Cette paille ne fermente plus, et j'ai tout lieu d'espérer la pouvoir faire consommer plus tard à mes bestiaux dans de bonnes conditions. — F. P. B. ”

**Avis aux amateurs de chasse**

L'automne étant la saison où un grand nombre de personnes font la chasse, nous ne saurions trop recommander aux chasseurs de ne point conserver la mauvaise habitude de charger leur fusil chez eux, de ne point poser les capsules sur les cheminées avant d'introduire la charge dans le canon, de n'amorcer qu'en dernier lieu, de ne pas verser la poudre le cigare à la bouche ou sans se donner la peine de désarmer, d'avoir le soin d'une mesure qui s'isole autant que possible de la poire, de tenir la tête droite en chargeant, de saisir la baguette avec le pouce et l'index, de ne jamais tourner le canon ni vers soi ni vers autrui, de ne tirer jamais à hauteur d'homme dans une haie, surtout dans le voisinage des maisons ; d'abattre le chien sur la cheminée avant de franchir un fossé, de tenir le canon droit en sautant, de se garder de jamais traîner le fusil en le tenant par le canon, dans les broussailles surtout.

**La "Semaine Agricole" et ses \$1,000 par année**

Nous lisons dans la *Minerve* du 21 septembre courant :

“ Les mille piastres accordées annuellement à la *Semaine Agricole* par le Conseil d'Agriculture, au lieu d'être une faveur n'ont été qu'un fardeau, puisque la *Semaine Agricole*, telle que l'exigeait le Conseil était la cause d'une perte d'argent. Nous avons voulu faire un effort en faveur de la classe agricole. Quand nous avons eu la certitude que ces efforts étaient inutiles, nous aurions renoncé bien auparavant à ces mille piastres, si le Conseil ne nous eût spécialement priés de continuer pendant un certain temps. ”

Nous livrons les quelques lignes qui précèdent à la considération de nos lecteurs et surtout de nos abonnés retardataires.

Si de riches propriétaires, que des circonstances permettaient de faire beaucoup plus qu'un éditeur spécial, n'ont pu, malgré une allocation annuelle de mille piastres, maintenir un journal agricole sans avoir encouru une perte d'argent, que penser de l'éditeur qui n'a pour maintenir son journal agricole que les strictes ressources de ses abonnés ?

L'expérience de dix années de la *Gazette des Campagnes* nous fait croire facilement à de nombreux sacrifices de la part des MM. Duvernay. Pour notre part, nous avons subi ces mêmes épreuves, nous avons rencontré cette même indifférence à l'égard de notre feuille ; mais nous nous sommes contenté de peu, et depuis deux années nous nous sommes borné au plus strict nécessaire. Nous avons foi dans notre avenir agricole, espérant que les cultivateurs comprendraient l'utilité d'un journal qui leur est entièrement dévoué. Cette espérance de notre part n'a pas été démentie, car la circulation de notre journal augmente graduellement.

Si tous nos abonnés se faisaient un strict devoir de payer régulièrement leur souscription, non-seulement notre feuille se maintiendrait, mais nous pourrions encore lui faire quelques améliorations utiles.

Nous avons déjà offert nos services au Conseil Agricole, moyennant une allocation annuelle de moitié moindre que celle accordée à la *Semaine Agricole*. Au moyen de cette allocation nous aurions réussi à augmenter la circulation de notre journal du double, et la classe agricole en aurait tiré un plus grand profit.

**Petite Chronique**

**LA RECOLTE**

En Angleterre, on ne compte que sur une récolte moyenne. En Ecosse, d'après les appréciations, on n'espère pas même une récolte moyenne.